

TOP O-vécue

*L'histoire,
la profession,
l'aventure sur le terrain*

Robert Chevalier

La topographie n'est pas la seule composante des souvenirs de missions réalisées dans le cadre de notre profession. La passion des voyages et les témoignages qu'on en rapporte en sont une autre.

Lors des nombreux déplacements que j'ai effectués de par le monde, une de mes préoccupations et de mes passions était la photographie, mémorisation permanente de ce que les yeux ont vu. Préoccupation sur le plan professionnel, car il était important de garder trace des sites reconnus, la mémoire étant sujette à défaillance, surtout quand il s'agissait de chantiers linéaires de plusieurs centaines de kilomètres, sur lesquels on rencontrait de multiples configurations de terrain.

Passion à titre personnel, car il est bien agréable, pour l' amateur d'immortaliser des paysages souvent originaux, parfois splendides, ainsi que des scènes typiques de la vie des habitants.

Tout le monde sait que ce dernier cas se complique dans des pays où les gens n'aiment pas être photographiés. Leurs raisons sont souvent religieuses, parfois de simples réflexes de pudeur.

Ce problème est bien connu de tous les touristes, mais dans les régions où on ne voit pas ou peu de touristes, et parfois même rarement des étrangers, où même on ne sait à peine ce qu'est un appareil photo, ça devient parfois franchement difficile, encore que parfois ça puisse être l'inverse.

Le réflexe fréquent du touriste consiste à monnayer la photo en donnant un pourboire au sujet photographié, mais à mon avis c'est la pire des méthodes, à la fois parce qu'elle engendre une escalade au bakchich, mais aussi parce qu'elle constitue un manque de respect vis-à-vis des individus.

Il vaut mieux toujours demander poliment et parlementer si nécessaire.

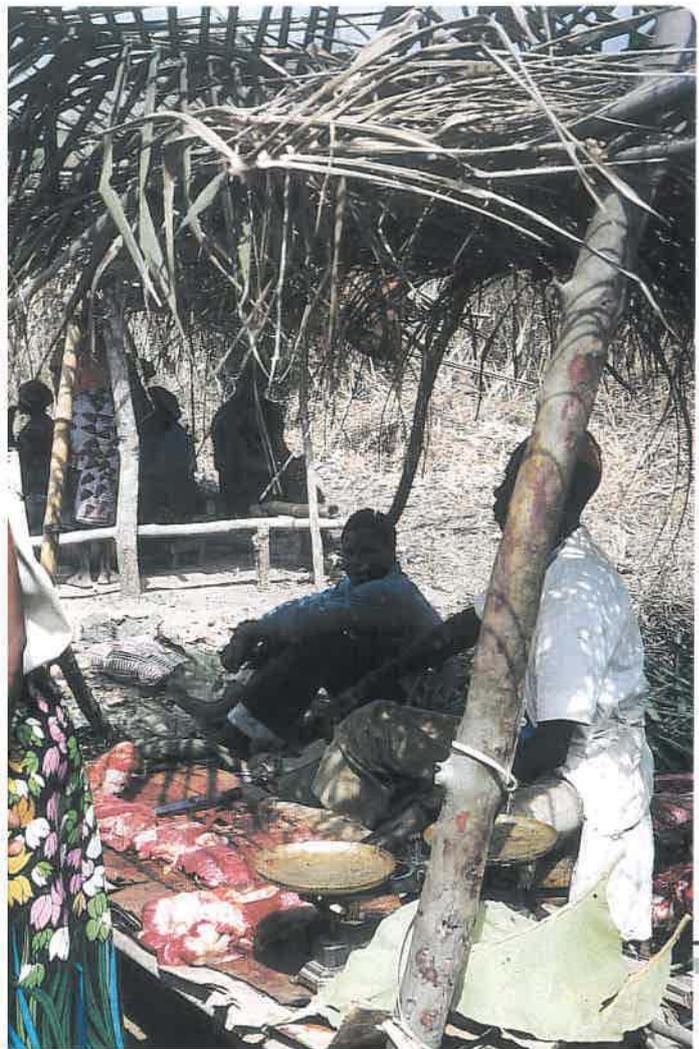
Les sujets que j'ai toujours affectionnés sont les scènes de marché, à la fois pour l'ambiance typique, mais aussi pour la richesse en couleurs et l'extraordinaire animation qui s'en dégage.

Pour faciliter les choses, il suffit souvent d'acheter quelques produits ou menus objets à un des commerçants pour obtenir en échange son autorisation. Parfois, il suffit d'être accompagné d'un indigène qui sert d'entremetteur en dialecte local.

Un auto-stoppeur récupéré au passage vous rend facilement ce service en guise de remerciement, et qui plus est sa compagnie permet d'apprendre beaucoup de choses sur le pays.

Une autre démarche, un peu plus compliquée, consiste notamment en Afrique, dans les villages les plus reculés, à identifier le chef de marché (il y en a toujours un) voir le chef de village, pour leur exposer ses intentions. Là commencent

Y a pas photo !



de longs palabres ayant pour objet d'expliquer pourquoi on veut faire des photos, ce qui échappe complètement à la logique de ces gens.

À chacun de trouver l'argumentation la plus convaincante sans garantie de succès.

Si l'on obtient enfin son accord, ce responsable vous accompagnera durant toute la durée de votre « reportage » et calmera les réactions de la foule devant tant d'indiscrétion.

Passer outre peut entraîner des incidents d'hostilité voir des gestes de violence, du genre bombardement du photographe avec des légumes ou même des pierres (Ça m'est arrivé!).

C'est pour avoir voulu ignorer ce genre de démarches, que j'ai connu un jour une belle émotion.

C'était au Cameroun, il y a pas mal de temps, pays dont les habitants sont au demeurant fort hospitaliers et généralement très sympathiques.

Je me trouvais à Yaoundé, la capitale, après une mission en brousse. Parcourant la ville en voiture, j'aperçois un grand marché au plein air, très coloré comme il se doit.

Beau sujet de photos! Je gare donc mon véhicule et me dis qu'en ville, les habitants sont plus évolués et plus habitués au comportement des étrangers, donc moins de risques de problèmes.

Par ailleurs, mon intention étant de photographier un ensemble et non des individus en particulier, je devais pouvoir m'affranchir de toute autorisation.

Je commence donc à photographier la foule.

Pas de réactions! Mais, alors que l'œil fixé au viseur, je suis sur le point d'appuyer sur le déclencheur, je sens une main puissante sur mon épaule.

Je me retourne et vois que c'est celle d'un gigantesque policier à l'air farouche. Sur un ton sans réplique, il me claironne qu'il est interdit de photographier et que je dois le suivre au poste. Je ne m'inquiète pas outre mesure, pensant que ça s'arrangera avec sa hiérarchie, ou à la rigueur avec un pourboire une fois hors de vue de la foule.

Mais justement cette foule commence à réagir, et de nombreux individus viennent faire cercle autour de nous.

On entend un murmure qui va en s'amplifiant, mais qui ne me semble pas réellement hostile, plutôt une sorte de manifestation de curiosité devant ce blanc qui se trouve en état d'infériorité, peut-être aussi une certaine réaction d'anticolonialisme, toujours plus ou moins latent, avec le secret espoir de voir l'étranger humilié.

Je commence à me faire du souci et surtout à me demander comment m'en sortir, qui plus est sans perdre la face, très important en Afrique... De vagues craintes de lynchage m'envahissent l'esprit!

Alors, comme souvent dans des situations difficiles, il me vient subitement une idée, peut-être un peu culottée, mais c'est le tout pour le tout.

Il se trouvait que le matin même, en réglant ma note d'hôtel, mon regard avait été attiré fortuitement, par une affichette au-dessus du comptoir du caissier, où il était question de la liberté de faire des photos sur tout le territoire national, à l'exception bien sûr des lieux « stratégiques », en fait un texte de loi signé par le Président de la République de l'époque.

Alors, me remémorant l'essentiel du message, et avec un aplomb dont je ne serais pas cru capable, je dis à mon policier, d'une voix forte et assurée, avec des accents d'indignation dans la voix: « J'ai l'autorisation du Président Ahidjo pour faire des photos! ».

Je sens un moment d'hésitation chez ce fonctionnaire zélé et le grondement des voix émanant de la foule baisse d'un ton. Je comprends que l'on pense que ce français a peut-être des relations et il y a un flottement dans l'air...

Alors, continuant sur ma lancée, je récite en improvisant un peu, mais avec conviction, le texte de loi vu à l'hôtel, et je termine par une phase choc:

« Le Cameroun est un pays libre, le Président Ahidjo l'a dit et écrit ».

À ce moment, dénouement inattendu, mais typiquement africain, l'étreinte du policier se libère définitivement, il s'éloigne sans un mot, la foule se disperse, je soupire.

Inutile de préciser qu'après ce coup de bluff insensé, je rejoignis à grand pas la voiture pour m'éloigner au plus vite, en me jurant bien que ça me servirait de leçon.

Je ne garantirai pas qu'en utilisant la même recette, dans des circonstances semblables, ça marche à tous les coups.

J'ajouterai que ce jour-là, je voyageais avec un collègue, dont c'était la première mission en Afrique, qui prudemment (ou lâchement) était resté dans la voiture en me prédisant les pires ennuis... Il n'avait pas complètement tort!

